

M. Sr. D. Felix Priat

man-

M. Pacheco

1844

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. FRANCISCO JOACHIM MUNOZ,

Député à l'Assemblée Nationale et Membre au Conseil-d'Etat,

PAR

LE GÉNÉRAL PACHECO Y OBES.

Deuxième Edition.

PARIS,

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE
RUE D'ENGHIEN, 14.

NOVEMBRE 1854.

Cup. 405. C. 93.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. FRANCISCO JOACHIM MUNOZ,

Député à l'Assemblée Nationale et Membre au Conseil-d'Etat,

FRANCISCO JOACHIM MUNOZ.

PAR

LE GÉNÉRAL PACHECO Y OBES.

Deuxième Édition.

PARIS,

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE
RUE D'ENGHIEN, 14.

NOVEMBRE 1851.

A LA FAMILLE
FRANCISCO JOAQUIN MUÑOZ
TÉMOIGNAGE DE RESPECT ET D'AMOUR

M. PACHECO Y OCHOA



FRANCISCO JOAQUIN MUÑOZ

FRANCISCO JOACHIM MUNOZ.

Au moment où un triomphe éclatant va récompenser les défenseurs de Montevideo, la mort vient de frapper, dans Francisco Joachim Munoz, un des hommes qui ont le plus énergiquement coopéré à cette glorieuse résistance; comme à toutes les grandes actions que la République Orientale enregistre sur son livre d'or.

Montevideo et tous les Orientaux ont pris le deuil à la nouvelle de la mort de Munoz, et c'était justice; parce que Munoz fut un de ces hommes dont la vie est un continuel sacrifice pour la patrie; un de ces hommes que la Providence place au milieu d'un peuple, dont elle veut augmenter la gloire.

La mort de Francisco Joachim Munoz est une calamité publique. *Le Bulletin du Rio de la Plata*, doit en donner la douloureuse nouvelle: La vie de Francisco Joachim Munoz est une des illustrations du peuple Oriental; *le Bulletin du Rio de la Plata*, doit raconter rapidement cette noble vie. D'ailleurs le récit de la carrière de Munoz est une éloquente réponse à ceux qui, sans les connaître, ont calomnié les hommes de la Plata.

Francisco Joachim Munoz naquit à Montevideo le 22 août 1791. Il fit de brillantes études à Buénos-Ayres, et après les avoir terminées, fut mis à la tête de la colossale maison de M. Seco qui, plus tard, devint son beau-père.

La révolution de 1810 vint surprendre Munoz dans cette heureuse position; il y renonça pour se consacrer au triomphe de la cause de l'indépendance Américaine. Il fut un des premiers



qui arborèrent ce drapeau dans l'Etat Oriental, et bien qu'il n'eût encore que vingt ans, ses travaux importants lui attirèrent les persécutions des autorités espagnoles, et le placèrent au rang des chefs de la Révolution. Le premier cri d'indépendance qui retentit dans l'Etat Oriental, fut jeté à Mercedes; Munoz se trouva là pour y répondre et l'appuyer.

Buénos-Ayres était le foyer de la révolution Américaine; Munoz se rendit dans cette ville où, en 1814, c'est-à-dire à l'âge de 23 ans, il remplit l'important emploi de président du Conseil municipal (*Regidor del Cabildo*), l'un des premiers de l'administration.

Il épousa à cette époque Cipriana Herrera, femme auprès de laquelle on comprend tout à la fois, et la mère des Gracques, et les saintes auxquelles la religion dresse des autels, parce que toutes les vertus et toutes les qualités furent en elles. A Montevideo, quand il y a une infortune à consoler, une bonne action à inspirer; quand on parle d'abnégation, de charité, d'amour de la famille, de toutes les vertus, en un mot, qui appellent l'admiration sur la femme chrétienne et sur la citoyenne; quand on évoque une de ces grandes qualités, le nom de Cipriana Herrera est un des premiers que l'on prononce, et celui qui la connaît se rend compte que la famille de Francisco-Joachim Munoz soit une pépinière d'hommes remarquables; parce que, dans toutes les parties du monde, le commandant Munoz, dont la mort, au commencement du siège, plongea toute l'armée dans le deuil, et le colonel Munoz, un des plus courageux soldats, et un des plus beaux caractères dont l'Etat Oriental s'honore, seraient des hommes éminents (1).

(1) Au commencement du siège de Montevideo, M. Munoz avait cinq fils capables de prendre les armes; quatre d'entre eux se trouvaient dans la ville, et prirent immédiatement du service. Le cinquième étudiait en Europe, d'où il revint habile médecin. Rentré dans sa patrie, en 1846, il consacra tous ses soins à l'hôpital militaire et à la population pauvre. Aujourd'hui,



A la fin de 1814, Montevideo était au pouvoir de l'armée des patriotes. Munoz songea à s'établir dans son pays. Il y vivait au moment où les fautes de l'administration du général Artigas imposèrent à Montevideo une condition si malheureuse.

Les idées, le caractère, l'éducation de Francisco Joachim Munoz étaient incompatibles avec le système honteux, arbitraire et démoralisateur sous lequel gémissait sa patrie. Cependant il refusa de se joindre à la fraction qui, pour combattre Artigas, avait demandé l'appui de Buénos-Ayres; il s'y refusa, bien que ses propriétés eussent été confisquées, et que les persécutions de toute nature frappassent sa famille et lui.

En 1818, eut lieu l'intervention portugaise dont le programme était la pacification de l'Etat Oriental et son affranchissement du régime anarchique dont il était victime. A ce titre, Munoz accepta l'intervention, et, comme les premiers citoyens du pays, mit ses talents à son service.

Mais, dès le moment où il s'aperçut que l'intervention portugaise se traduisait en un acte de conquête, Munoz employa tous ses efforts à la combattre, malgré que le commandant en chef des Portugais se fut allié à sa famille par un mariage, et qu'on lui

à peine le général Garzon se met-il en campagne, que l'on voit le docteur Munoz quitter sa jeune famille pour se donner tout entier à sa patrie.

Voici ce que l'on trouve, à ce sujet, dans le *Comercio del Plata*, du 22 juillet.

« Le docteur Henri Munoz est parti sur le navire à vapeur *Rio-Uruguay*, dans le but d'offrir ses services au général Garzon, comme médecin et chirurgien, pendant la campagne qui se prépare contre Oribe. Il s'est muni à ses propres frais des instruments et des médicaments qui pourront lui être nécessaires. Il va rendre à ses concitoyens un service d'autant plus méritoire, que l'accomplissement en sera plus pénible et plus difficile.

» Quant à nous, nous sentons pour le docteur Munoz l'affection que nous inspire tout acte noble et bienfaisant qui ne renferme pas en lui le poison des rancunes politiques. »

offrit, pour soutenir la domination du Portugal, les avantages de fortune et de position les plus séduisants.

Le mouvement qui eut lieu, en 1823, en faveur de l'Indépendance, compta Francisco-Joachim Munoz au nombre de ses promoteurs. Cette tentative ayant avorté, Munoz se retira à la campagne, et consacra le temps de cette retraite, à maintenir le pays dans ses idées d'indépendance et de haine contre la domination étrangère.

Lorsque le général Lavalleja, à la tête de 32 compagnons d'armes, fit retentir son cri de liberté, en passant l'Uruguay, à *Arenal Grande*, Francisco Joachim Munoz habitait avec sa famille sa terre (Estancia) du *Rincon della Ygua*. Ce fut là qu'il reçut une lettre du général Lavalleja, qui l'invitait à se joindre à lui; Francisco Joachim Munoz lut cette lettre, et la présenta à son épouse.

Sans dire un seul mot, Cipriana Munoz se leva, sortit de la pièce où ils étaient tous deux; puis, rentrant un moment après, elle lui dit :

— Ta valise est prête, on a été te chercher des chevaux.

Deux heures après, Munoz était en route et rejoignait Lavalleja.

Pour bien comprendre toute la grandeur de cette action, il est nécessaire de se rappeler que l'entreprise de Lavalleja était généralement considérée comme insensée. Il venait avec trente-deux hommes, sans autre ressource que leurs épées, pour délivrer un pays que gardaient 8,000 soldats étrangers; un pays dont la population était si minime, que le général Lavalleja ne put réunir plus de 2,000 hommes en l'appelant tout entière sous son drapeau. A cette époque, tout le monde le sait, les combattants arrivaient à l'ennemi avec un couteau attaché à un bâton, quelque mauvaise arme à feu, ou quelque vieille épée oubliée dans le coin d'une ferme, car la défiance des conquérants avait désarmé tout le monde.

L'armée brésilienne que l'on avait à combattre était composée de soldats aguerris et vaillants, ayant à leur tête des officiers

de réputation militaire bien établie. Maîtresse des principales villes et des ports, approvisionnée de tout ce qui lui était nécessaire pour faire la guerre, l'armée d'occupation semblait devoir facilement comprimer et anéantir l'audacieux mouvement du général Lavalleja. Si, au lieu de cela, les mémorables victoires du *Rincon* et de *Sarandí* rendirent possible la liberté de l'État Oriental, ce fut parce que le peuple qui combat pour sa liberté, peut enfanter des prodiges, et que les Orientaux, dans cette guerre, firent tout ce qu'il est donné à l'homme de tenter, pour sauver son indépendance, et bien mériter de l'humanité.

Ce fut une belle époque pour la terre Orientale. Aucune haine ne divisait ses enfants, aucun danger n'arrêtait leurs efforts. Le peuple entier combattait, et à sa tête, unis par une même pensée, marchaient tous nos citoyens les plus remarquables.... Lavalleja, Rivera, Munoz, Laguna, Giro, Oribe, Perez (Don Luis Eduardo).... Oui ! c'était une époque heureuse, car alors la terre Argentine voyait ses destinées confiées à Las Heras et à Rivadavia. Alors personne ne connaissait le tyran lâche et infâme qui depuis plongea la République Argentine dans le deuil, sema dans la nôtre les discordes civiles, auxquelles on doit la guerre fratricide qui la dévore, et qui a terni l'éclat de quelques-uns des noms inscrits avec honneur sur les pages de l'histoire de la glorieuse époque de 1825.

Parmi ces hommes, aucun n'eut plus de titres à la reconnaissance publique que Francisco Joachim Munoz. Réuni au général Lavalleja, quelques jours après le passage de celui-ci, Francisco Joachim Munoz déploya, au service du pays, cette énergie et cette activité que personne parmi nous n'a égalées. On le vit montrer cette intelligence et ce courage, que tous nous avons admirés en lui : toujours à cheval, partageant, avec le soldat, la vie pénible de nos camps; aujourd'hui, il présidait à l'organisation d'une division, le lendemain, il était dans une ville, établissant une administration, créant des ressources, et faisant forger des armes. Mêlé aux soldats, il leur parlait ce langage d'enthousiasme et d'inspiration, apanage des âmes privilégiées ; il com-

muniquait au peuple sa confiance aveugle dans le triomphe de la patrie ; il donnait à tous l'exemple de l'abnégation et des sacrifices. Pendant la campagne de 1825, Francisco-Joachim Munoz se montra ce qu'il fut au siège de Montevideo, — L'ÂME DE LA GUERRE, LE CHAMPION LE PLUS ACTIF DE LA RÉSISTANCE.

Désigné, avec Loreto Gomensoro, pour se rendre à Buénos-Ayres, et obtenir du gouvernement de cette province, des secours et sa coopération ; sa mission eut le plus heureux résultat. Il revint sur le théâtre de la guerre, fut élu député de la première Assemblée nationale, aux glorieux travaux de laquelle il contribua activement.

En 1826, il fut nommé au commandement militaire du département du Maldonado, à la tête duquel il resta jusqu'à la paix de 1828. Sous son administration, ce département redoubla d'efforts pour soutenir la guerre ; l'ennemi ne put insulter ni ses côtes ni son territoire, à la défense desquels Francisco-Joachim Munoz présidait.

La paix fut faite. Il fut élu député à l'Assemblée constituante, et sa logique brillante éclaira les discussions auxquelles donnèrent lieu les différents articles de la Constitution qui régit l'État. Il prit place entre le général Garzon et M. Giro, pour former le premier ministère, nommé par le général Rondeau ; ministère dont les services ne pourront jamais être oubliés du pays.

En 1832, il coopéra activement à la révolution qui éclata contre la première présidence. Comme dans tous ses actes publics, Francisco-Joachim Munoz fut, dans celui-ci, dirigé par le plus pur patriotisme. Il se trompa, comme se trompent les gens de bien. Comme dans toute sa vie publique, Francisco-Joachim Munoz, pendant cette révolution, joua le rôle qui convient aux hommes de sa trempe ; il se réserva les dangers et les sacrifices.

La révolution fut vaincue, François-Joachim Munoz émigra à Buénos-Ayres ; mais, s'apercevant du motif qui, dans le gouvernement de cette ville, faisait protéger les ennemis du général Rivera, il se sépara d'eux et revint à Montevideo, où le gouver-

nement le reçut avec égard, lui confiant, quelque temps après, une mission d'intérêt national en Bolivie.

Pendant la seconde présidence, il occupa le ministère des finances, à la satisfaction générale, et cette époque est une des plus belles de sa vie.

Ministre du président Oribe, sur lequel le tyran de Buénos-Ayres exerçait déjà son influence ; Munoz la combattit avec énergie et loyauté, faisant tous ses efforts pour détourner Oribe de la voie fatale dans laquelle il s'engageait. A ce sujet, une conversation remarquable eut lieu entre le président et son ministre.

— *N'en doutez pas*, dit un jour le premier à Munoz ; *le système de Rosas est le meilleur pour gouverner ces contrées.*

— *C'est le plus commode*, M. le président, répondit le ministre ; *mais avec un tel système, le gouvernant sort par la fenêtre, et les gouvernés se ruinent.....* Ces paroles de Francisco Joachim Munoz étaient prophétiques.

Sa sortie du ministère fut encore un acte honorable. Rosas, dans un message, avait lancé contre l'administration du général Rivera une accusation blessante, relativement à la mission dont Munoz avait été chargé en Bolivie. Celui-ci, malgré le président et ses collègues, publia un vigoureux démenti aux assertions de Rosas et quitta le ministère.

En 1838, il fit partie du gouvernement provisoire établi par suite de la démission d'Oribe. En 1842, il reprit le portefeuille des finances. En 1843, il était membre de cette administration vigoureuse installée le 3 de février, à laquelle on doit en grande partie les prodiges de la défense de Montevideo. Ses collègues, à cette époque, étaient MM. Santiago Vasquez, une des capacités les plus éminentes de la République, et le colonel Pacheco y Obes dont l'activité et l'énergie n'ont pas été contestées. Francisco Joachim Munoz fut sans contredit l'âme de ce ministère. C'est à lui que l'on doit les principales mesures militaires, qui repoussèrent le danger. Le ministère de la guerre ne fit rien à cette époque qui ne lui fût inspiré par Munoz. — Dans tous les

détails du service, où il fallut une activité plus qu'humaine, pour tout créer, pour veiller à tout; le ministre de la guerre trouva toujours à côté de lui le ministre des finances, et grâce à son intelligente coopération, à ses conseils, à sa direction éclairée, le ministre de la guerre put remplir sa difficile mission. Le colonel Pacheco y Obes s'honore de proclamer cette vérité, et depuis cette époque, il a voué à Francisco Joachim Munoz l'amitié la plus vive, et la plus profonde reconnaissance.

En 1845, il fut appelé au ministère de la guerre qu'il garda jusqu'à 1846. Rien de plus admirable que l'impulsion qu'il donna alors à son département, dont toutes les branches étaient mal servies et désorganisées.

Lorsqu'il quitta le ministère, la garnison de Montevideo équipée d'une façon brillante et complète, ne laissait rien à désirer au point de vue de la discipline, de l'instruction, et de l'enthousiasme. Le département de Maldonado, libre d'ennemis, voyait flotter le pavillon national, que portait une magnifique division; Le Salto et la Colonia bien fortifiées renfermaient des garnisons nombreuses, et bien équipées, qui battaient l'ennemi chaque jour; tout enfin était préparé pour la destruction de l'invasion étrangère.

En 1847, Munoz reprit pour quelque temps les deux portefeuilles de la guerre et des finances. Collecteur général de la douane, membre de l'assemblée des notables, conseiller d'Etat et président de différentes commissions d'utilité publique; dans les moments où il ne faisait pas partie du gouvernement, Munoz prenait toujours une part active aux travaux de la défense. Quand il s'agissait de la liberté du pays, il n'y avait pour lui, ni rivalités politiques, ni froissements d'amour-propre, ni susceptibilités personnelles. Il acceptait le pouvoir pour servir le pays, il quittait le gouvernement et redoublait de zèle pour son service. Ce fut-là toute sa vie, pendant la durée du siège. Jamais, sous aucun prétexte, son dévouement ne se ralentit.

Dans les jours funestes où les dissensions intérieures divisèrent les défenseurs de Montevideo, Munoz suivait la voie que lui

indiquait son patriotisme, et si le succès donnait raison à ceux qui avaient suivi la route opposée, on le voyait venir au devant d'eux, leur proposer sa coopération, et leur demander la modération au milieu du triomphe. On le voyait rechercher ceux qui avaient partagé ses idées, pour calmer leurs ressentiments, pour leur démontrer que l'intérêt de la patrie exigeait, avant tout, l'union parmi les défenseurs de la République.

Il faut ne pas avoir été au milieu des assiégés pour ne pas apprécier l'heureuse influence exercée par Munoz pendant cette époque; pour ne pas reconnaître les maux qu'il a prévenus par sa prudence, et le bien que son abnégation, la pureté de son patriotisme et son noble exemple ont produit.

Au commencement du siège, Francisco Joachim Munoz avait une fortune considérable, qui a passé tout entière au service de la défense. Celui qui écrit ces lignes, peut mieux que personne en témoigner.

Dans les premiers mois de 1843, il y a eu plusieurs jours où l'armée a eu du pain, parce que la boulangerie de Francisco Joachim Munoz renfermait de la farine; dans bien des occasions, les privations du soldat ont cessé, parce que la bourse de Francisco Joachim Munoz contenait encore de l'argent: c'était pour lui un jour de véritable joie, que celui où la Patrie venait lui enlever une partie de l'héritage de ses enfants; qui, à leur tour, ne montraient jamais plus d'affection à leur père, qu'au moment où ils savaient qu'il avait ainsi sacrifié leur avenir.

Tel a été, dans Munoz, l'homme public. Il a parcouru une longue carrière, et sa conduite a été celle dont s'honorerait le patriote le plus pur. Il a traversé une époque difficile et pénible, sans avoir excité la haine, sans commettre un seul crime politique, sans avoir exercé une vengeance. Il a rempli les plus importantes fonctions, au profit du pays, d'une manière qui honorait son intelligence et son cœur.

Dans la vie privée, Munoz était bon père de famille, bon ami, honnête homme, généreux, rempli de bienveillance. Sa figure était agréable, son regard expressif, sa parole brillante et pleine

d'entraînement. Son instruction était aussi noble que variée ; avec elle, il apportait aux emplois publics, une connaissance et une pratique des affaires qui, pendant longtemps, rendront sa perte irréparable parmi nous.

Ce fut le 10 juin, que Dieu appela à lui cet illustre citoyen : le 11, sa dépouille mortelle fut portée à sa dernière demeure, suivi par tout le peuple, et les membres du gouvernement qui, interprètes de la reconnaissance de la Patrie, conduisaient ce deuil public.....

L'estime de tous, la douleur de tous....., telle fut la pompe funèbre qui présida aux funérailles de Francisco Joachim Munoz. — Quelle autre plus noble et plus digne d'envie pourrait offrir la société ?

M. PACHECO Y OBES.

Paris, le 25 Septembre 1851.

